

**PREMIÈRES PAGES**

...

**JEAN-YVES  
PICQ**

**WWW.THEATRE-EPHEMERE.FR**



**Théâtre de l'Éphémère, scène conventionnée pour les écritures  
théâtrales contemporaines, 8 place des Jacobins, 72000 LE MANS**

# ÉTAT DES LIEUX

(Chronique d'une dépression annoncée)

## *Rêve ou réalité ?*

*Tina et Ivan, seuls, intimidés. Ils ont des paquets volumineux dans les bras.*

**Tina :** Tu es sûr que c'est ici, Ivan ?

**Ivan** (*louchant sur le buffet*) : Ça m'en a tout l'air, Tina.

**Tina :** Tu te rends compte ?

**Ivan :** Sûr.

**Tina :** C'est magnifique, hein ? On a de la chance !

**Ivan :** Ca...

**Tina :** Olga a vraiment été gentille avec nous.

**Ivan :** Ouaip.

**Tina :** Nous offrir les billets.

**Ivan :** L'avion, ça aurait été mieux.

**Tina :** On voit mieux en train.

**Ivan :** Ca... on a le temps de voir.

**Tina :** Je sens qu'on va s'amuser.

**Ivan :** Sûr, Tina.

**Tina :** On va vraiment bien s'amuser.

**Ivan :** Tak.

**Tina :** Vraiment je le sens. On risque seulement d'être un peu perdus au début.

**Ivan :** La langue !

**Tina :** Olga fait ça très bien.

**Ivan :** Quoi donc ?

**Tina :** L'interprète. C'était son métier tu sais.

**Ivan :** Ah.

**Tina:** C'est même comme ça qu'elle est tombée du train.

**Ivan :** Ah !

**Tina :** Ce que ça peut être dépaysant tout de même.

**Ivan :** Tu sais, Tina, chez nous maintenant , ce n'est quand même plus très différent d'ici...(*louchant sur le buffet, à nouveau*)... sauf évidemment que c'est tout le contraire. Bon dieu, ce qu'il y en a là-dessus !

**Tina :** Olga n'a pas épousé n'importe qui. Pourvu que je la reconnaisse !

**Ivan (*distrain par le buffet*) :** Qui ça, Tina ?

**Tina :** Olga, Ivan. Ca fait longtemps, tu sais.

**Ivan :** Qu'elle est tombée du train ?

**Tina :** Elle aurait dû nous envoyer une photo. Sainte Vierge, Ivan, j'ai l'impression qu'on vient.

(*On entend un brouhaha et la voix d'Anna par-dessus.*)

**Anna (*off*) :** Fais monter Mamie devant, Marion. On attend les autres et on arrive. Henri ? Mais Henri, où es-tu déjà passé ?

**Tina :** Ivan, j'i peur ! Si je ne la reconnaissais pas !

**Ivan :** Compte pas sur moi. Je ne l'ai jamais vue, moi.

**Tina :** Seigneur en voilà un !

*Est entré Henri, très agité.*

### ***Coupable déjà ?***

**Henri :** La honte ! La honte ! Non mais quelle honte ! Mais où étais-je ? Mais où étais- je ? Ca doit être joli au journal, tiens. Ca doit y aller. J'en ai les oreilles qui sifflent. (*Il aperçoit Ivan et Tina et se rue sur eux.*) Ah ! Vous êtes les livreurs, c'est ça ? Alors écoutez-moi bien tous les deux.

...

# POSITIVEMENT VÔTRE

(entretien de dé-bauche)

## *Prologue*

**Lui :** Mesdemoiselles. Mesdames. Messieurs. Vous avez souhaité faire partie de la Société. Vous connaissez sa devise : sincérité absolue, transparence totale, confiance mutuelle et perfectionnement permanent. Par votre comportement exemplaire, la Société attend de vous en contrepartie que vous la hissiez au tout premier rang. Votre maintien, vos gestes, l'expression de votre visage, vos manières et votre attitude générale doivent contribuer à projeter une image positive, chaleureuse et amicale inhérente à ses principes. Nous vous rappelons, entre autre recommandations, que l'usage de moustache, barbe, cheveux longs, tous sexes confondus, est prohibé. Nous tolérons exceptionnellement, pour les femmes de moins de 35 ans, les vernis à ongles - pastel uniquement. Sont également interdits bracelets, vêtements en cuir, chemises de couleur et chaussures laissant voir plus de deux orteils. Votre eau de toilette ne doit être ni opiacée, ni musquée. Les boucles d'oreilles ne dépasseront pas 7 cm de long. La société vous informe qu'elle exige sur ce point, ainsi que sur tous les autres points, qu'ils soient d'ordre privé ou professionnel, du zéro défaut.

Vous éviterez en public de vous accouder, de tousser, de bouger, de vider votre nez, en dehors des locaux réservés à cet usage. Ce sont autant de signes et de symptômes qui pourraient faire croire à un manque de disponibilité, d'attention et d'enthousiasme de votre part. Or la Société attend de vous une constante implication personnelle avec l'obligation de résultats et d'optimisme sans faille, incluse dans notre charte. A ce titre, s'il n'est naturellement pas question de jeter un regard inquisiteur sur des actes de la vie privée, il n'en demeure pas moins que la dissimulation d'une situation familiale pouvant causer un désagrément à la Société constitue une faute grave qui détruit la confiance sur laquelle est fondée celle-ci. En conséquence il vous est recommandé de vous tenir à l'avenir plus réservés, voire distants vis-à-vis de tous les liens familiaux et affectifs qui pourraient absorber ne serait-ce qu'une infime partie de la disponibilité, de l'enthousiasme et de l'optimisme que vous devez à la Société.

Enfin, vous étant de vous mêmes, sans contrainte extérieure ou intérieure, portés candidats aux divers postes et sièges que la Société est actuellement en mesure de vous proposer, nous vous invitons à prendre connaissance avec la plus extrême attention des documents qui vous ont été fournis à votre arrivée dans la Société. Vous y découvrirez (outre vos numéros d'identification, vos nouveaux noms et affectations) que chacun de vous a désormais, dans la

terminologie qui nous est propre, son adhérent personnel. Cet adhérent personnel sera en permanence auprès et au-dessus de vous. Il a pour vocation de livrer à tous moments et selon le désir de la Direction un reporting circonstancié et impartial de votre traçabilité et de votre évolution au sein de la Société. Il vérifiera également la courbe de vos résultats que vous aurez soin d'afficher vous-mêmes chaque soir au dessus de la machine à café que la Société met aimablement à votre disposition de 16h30 à 16h35.

Si nous sommes d'accord sur l'ensemble de ces points, je vous invite à nous mettre au travail dès maintenant en gardant à l'esprit la règle fondatrice de la Société : polyvalence, autonomie et zéro défaut. "Dieu préserve".

**Une voix (off) :** Poste T ! Notre interne !

**Lui :** Je prends !

*Il file en coulisse. Le plateau s'éclaire. Blanc et nu absolument. Juste, deux chaises, au centre, face public. Seul objet, au lointain, un énigmatique logo lumineux de la société.*

### **L'entre-tien**

*Lui revient, sur le plateau cette fois, lisant la note interne. Il ne verra pas que, pendant son soliloque, Elle et Il sont rentrés.*

**Lui :** "Après vos six mois d'essai en qualité d'adhérent partiel, nous vous nommons au poste d'adhérent total." (*Fou de joie*) Plus de blouse ! Le bonheur ! (*il se défait de sa blouse et la jette en coulisse, puis il relit la note*) "Prière donc de sortir dès aujourd'hui trente personnes classées II du périmètre des effectifs. Liste jointe. (*Il découvre un volumineux dossier*) Vous serez jugé sur le résultat de cette première mission. Dieu préserve."

*(Blanc de peur, tétanisé, au logo, comme à un autel)* Non ! O mon Dieu ! Pas tout de suite ! Je n'ai été coaché que deux jours. Je ne suis pas prêt. Trente d'un coup ! Deux, peut-être, pour se faire la main, mais trente ! Comme ça ! et classés II, en plus ! Classés II... Qu'est-ce que c'est déjà ? (*Consultant la bible*) les deux "I". "Inadaptés inadaptables". Bon sang qu'est-ce qu'il disait, le coach ? "Le pire, c'est de faire du status stripping ; j'y peux rien - c'est pas moi qui décide - c'est la Société qui veut ça."

...

# BABEL OUEST, EST ET CENTRE

(Les Identiques)

## 1.

*Le plateau s'éclaire et découvre le dôme de verre transparent. Lever de soleil. Teintes orangées, lumineuses, féeriques. Un vol de flamants roses passe au lointain. De dos, un Identique, buvant une can, face à l'immensité des airs. Une voix intérieure nous parvient, très proche, sans qu'on puisse dire si c'est la sienne.*

**La voix in :** Je fais partie de la caste des Identiques. Je suis donc ce que l'on appelle un privilégié. Je jouis des avantages illimités liés à cette caste. Or je confesse, aujourd'hui, être - et avoir peut-être toujours été - intérieurement traître à ma propre caste, sans qu'il me soit possible, à mon grand désarroi, de définir ces raisons dites intérieures, qui me sont rigoureusement étrangères et que pourtant je sens.

En tant qu'Identique j'ai tout à fait conscience que la notion d'intériorité n'a aucune réalité ni aucune valeur. Nos règlements internes la mentionnent comme le leurre absolu, l'entrave à tout développement et l'empreinte déplorable d'un passé révolu. Scientifiquement et médicalement, l'intériorité y est dénoncée pour être à l'origine des épidémies idéologiques ou religieuses qui décimèrent l'Humanité depuis son origine, épidémies qui sévissent toujours actuellement, de façon sporadique, parmi le reste des humains n'appartenant pas aux Identiques. Soit 90% de la population terrestre.

N'ayant plus aucun rapport charnel ou psychique avec cette catégorie des 90%, que l'on appelle aussi, dans nos rapports instantanés de consommation, les Opaques ou Bouche-people, ma contamination me reste à moi-même totalement inexplicée. Ma conscience d'être corrompu m'interdisant de m'en ouvrir à quiconque, ce n'est pas sans effroi que je vois les métastases de ce cancer intérieur me gagner tout entier !

*La voix s'interrompt à l'entrée d'un autre identique, se dirigeant vers le distributeur.*

## 2.

**L'autre (machinal) :** Hey !

**L'un** : Hey !

**L'autre** : Mumh ?

**L'un** : Mumh !

*L'autre Identique introduit sa carte magnétique dans le distributeur, une can tombe, il la prend, l'ouvre, petite explosion caractéristique, puis comme un rite, trinque, en direction de L'un.*

**L'autre** : Coke !

**L'un** (*levant sa propre can*) : Coke !

*L'autre boit en silence. Puis rote.*

**L'autre** : Cheer !

**L'un** : Cheer !

*Toujours comme un rite, L'autre, ayant vidé sa can, la lève à l'envers.*

**L'autre** : Off !

**L'un** (*montrant que la sienne est encore à moitié pleine*) : In !

**L'autre** : So ! So long !

**L'un** : So long !

*L'autre sort. La voix intérieure reprend.*

### 3.

**La voix in** : Je suis donc contaminé. La première manifestation de ma monstrueuse intériorité naissante a été quelque chose de très flou mais de particulièrement perturbant...

*La voix in s'interrompt à nouveau à l'entrée d'un groupe de trois Identiques, se dirigeant vers le distributeur.*

...

# LES EFFRAYANTS

## TABLEAU 1

### 1.

**Le reporter** (*DEVANT LA DESOLATION DES LIEUX ET LA FRAGILITE DU COUPLE*): Bon dieu ! On dirait des enfants ! Comment sont-ils venus dans ce coin de déments ?

**Joe** (*HOCHANT LA TÊTE TRISTEMENT*): Ils s'appelaient Faye et Rueben, Rueben et Faye ils s'appelaient. Ils sont descendus sagement de leur carriole, sans rien dire, comme maintenant, exactement comme maintenant ! Ils ont grimpé le maigre raidillon qui mène au bâtiment d'élevage- putain! même peint en rose ou recouvert d'or ce hangar dira toujours la mort- puis ils ont regardé autour d'eux, la maison d'habitation, si on peut nommer cela ainsi, la plaine jaune et âcre, la route tout vide et morne, et le ciel , ah! le ciel d'ici! la seule chose qu'on puisse à peu près regarder sans se salir... Et là derrière, tenez, eh bien c'est moi qui sort de la camionnette, comme alors...(*SORT EFFECTIVEMENT SON DOUBLE, JOE BIS, LE NEZ DANS UN MOUCHOIR*) J'avais de la peine à respirer ! La puanteur, vous comprenez ! Alors seulement la petite vieille s'est mise à parler...

**Faye**: Est-ce que ce sera ici Rueben ?

**Rueben** ; Si c'est ici, que cela soit !

**Joe** : Exactement ! C'est exactement ça ! Ce sont leurs premiers mots !

**Joe Bis** (*LE NEZ DANS SON MOUCHOIR*) : Je vous préviens: c'est au comptant ! Ici le bâtiment, et là, l'habitation ! (*IL SE MET A TOUSSER*) Excusez moi ! Ma gorge ! Je suis allergique à l'orge ! (*SE REPRENANT*) Ce fut longtemps, n'est-ce pas, un élevage de poulets. C'est un peu loin de tout mais c'est un lieu discret pour cacher, comme on dit, une retraite heureuse. (*AVEC UN REGARD INQUIET SUR FAYE*) C'est un coin pas banal si on est courageuse !

**Faye** : Comme le ciel est vaste et que la terre est sèche ! Comme tout ici se montre irréel et revêche !

Le reporter : Mon dieu, c'est de la buée qu'elle fait en marchant !



**Joe :** Bon d'accord, je l'avoue, fallait être salaud pour vouloir fourguer ça à ces deux pinocchios, mais bon, il faut ce qu'il faut pour toucher le gros lot !

**Le reporter :** L'homme, lui, il est pourtant costaud !

**Joe :** Pantalon de velours et chemise à carreaux, ça ne met pas pour autant du plomb dans le cerveau!

**Le reporter :** Mais...Cette manière de parler depuis peu, c'est quoi, dîtes ! Du patois?

**Joe :** C'est comme ça ici ! Faut s'y faire et basta !

**Joe Bis :** Le terrain est tassé, mais c'est du bon terreau. Ici un jardinet, et là, comme un enclos ! Un rien y poussera en y mettant la main.

**Joe (BAS):** Rien n'y poussera jamais ! Rien ! Jamais ! Jamais rien !

**Faye (RAVIE, BATTANT DES MAINS):** Quelle désolation...Qu'en dis-tu mon Rueben ?

**Rueben :** Que nous sommes arrivés au bout de notre peine. Baise, toi, la poussière, moi, je bénis le toit.

*IL SE DIRIGE VERS LA CAMIONNETTE, Y PREND UNE CROIX ET PASSE DERRIERE LE BATIMENT POUR MONTER SUR LE TOIT DU HANGAR.*

**Joe Bis :** Qu'est-ce à dire ? Vous prenez ?

**Faye (S'AGENOUILLANT AU SOL, PRENANT DE LA POUSSIERE DANS SA MAIN):** Poussière du monde...merci !

*APPARAIT RUEBEN EN FRAGILE EQUILIBRESUR LE TOIT.*

**Joe Bis :** Hé, là-haut ! Vous allez vous rompre le cou ! Bon dieu, ce foutu toit ne tiendra pas le coup !

**Rueben :** O Lord ! Bénis ce toit et approuve notre joie ! Qu'ici soit ta demeure, fichée en plein désert, un répit au malheur, un lit pour la misère...

...

# PLAT DE RÉSISTANCE

**Darwin** : 14kg d'épaule.

**Laurence** : Carottes, oignons, 2 kg chaque.

**Darwin** : Poireaux, idem, 2 bons kg rien que de blancs.

**Christian** : 1kg de céleri en branches.

**Laurence** : 20 clous de girofle.

**Christian** : 10 gousses d'ail.

**Laurence** : Bouquet garni, un vrai buisson.

**Darwin** : Une pleine baratte de bon beurre frais.

**Laurence** : Un plein couffin de fine farine.

**Christian** : 2 litres en pot de crème épaisse.

**Laurence** : 20 oeufs du jour, rien que pour le jaunes.

**Darwin** : Un plein parterre de champignons, tous de Paris.

**Laurence** : 5 gros citrons.

**Christian** : Persil.

**Laurence** : Sucre semoule.

**Christian** : Gros sel.

**Laurence** : Sel fin.

**Christian** : Poivre blanc.

**Darwin** : Bon, bien. Tout est là. On peut y aller.

\*\*\*

**Darwin** : La grande tendance des thérapies actuelles traitant des troubles du comportement...

**Laurence** : Les services hospitaliers débordent d'appels désespérés...

**Darwin** : ...reste en France comme ailleurs, le comportementalisme. Selon ce courant, tout comportement...

**Laurence** : ...en dehors de ceux qui sont génétiquement préformés...

**Darwin** : ...est le résultat d'un *apprentissage* et peut donc être modifié si l'on remonte au processus de conditionnement.

**Laurence** : Si un comportement est *appris*, il peut être *désappris* en utilisant des principes de base. Elémentaire, hein ?

**Darwin** : Mais ces thérapies comportementalistes ne raisonnent finalement qu'en termes d'*adaptation*, l'essentiel étant d'agir sur les comportements *inadaptés* pour les rendre *adaptés*, sans trop chercher ni les causes profondes, ni surtout à *quoi* on veut adapter.

**Laurence** : Bref. On se contente d'observer et on tente d'intervenir au moment où ça "coince".

\*\*\*

**Darwin** : Malheureusement, les choses ne sont pas aussi simples.

**Laurence** : Non.

**Darwin** : Manger...

**Laurence** : Ou non.

**Darwin** : ...est un fait complexe.

\*\*\*

**Laurence** : Aussi avons-nous compris la nécessité d'aller voir ailleurs, et de rechercher les contenus *émotionnels* liés à ces conduites.

**Darwin** : Le fameux "contenu idéationnel" de Wickinson !

**Laurence** : Nous nous efforcerons de faire profond tout en restant légers.

**Darwin** : Et inversement.

\*\*\*

**Darwin** : Je ferais le professeur Fred Sterner.

**Laurence** : Je ferais Mélanie Hope, l'adjointe du professeur Sterner. Et voici notre assistant Chris.

\*\*\*

**Laurence** : Un des cas typiques (ticquetic) dont nous pouvons témoigner, est le cas d'un jeune homme...

**Darwin** : Tout à fait.

**Laurence** : ...qui nous fut amené par sa mère dans un état particulièrement perturbé.

**Darwin** : Lui. Pas ma mère.

**Laurence** : Quoique.

**Darwin** : Il avait pris 30 kg en deux mois.

\*\*\*

**Laurence** : Voici l'entretien que nous avons eu avec lui, entretien coupé de nombreux silences, les hommes parlant généralement peu-et mal-de leur propre cas:

**Darwin** : "Je suis capable d'avaler entre 10 et 05 kg de nourriture par jour.

Avant j'étais plutôt maigre parce que je me faisais...vous voyez quoi ! avec les doigts. Deux d'abord. Puis les trois ! Mais, bon, des crevasses sont apparues au bout à cause de l'acidité. Et ça me faisait tomber les ongles. Alors j'ai commencé à prendre du sirop...*lalala*.

...

## PILATE

Je maudis de toute mon âme la tempête  
qui m'a poussé jusqu'ici. Je la maudirai  
jusqu'à la fin de mon temps.

Il y eut une tempête qui souleva les eaux  
gelées et noires après le passage de  
l'Euxin, et cette tempête décida de moi.

...

Trois jours et trois nuits, nous avons  
dérivé, abandonnés aux flots, aux vents  
et à la glace. La mer qui peu de temps  
auparavant était encore prise par le gel  
au nord, se libéra soudain sous la violence  
d'un souffle d'est et de la houle  
croisée. Les blocs de glace se mirent à se  
soulever devant nous comme mus par  
une respiration tellurique, se brisant du  
même coup comme de vulgaires  
paillettes, et c'est sur cette soupe épaisse  
et lourde de glace concassé que notre  
navire dériva jusqu'à atteindre, une nuit,  
un rivage mangé de rouille, d'une désolation  
absolue, définitive, aux confins du  
monde connu.

...

Je maudis ces rivages, comme je maudis  
cette tempête...*(au corps immobiles)*  
comme je te maudis, toi!

Il ne devrait pas y avoir de place pour  
l'homme ici.

L'homme ne supporte pas un tel vide.

*(Longtemps, le jeune homme reste la tête entre les  
mains, incapable d'aller plus loin. Il finit quand  
même par reprendre, doucement, difficilement.)*

Sur une hauteur protégeant l'anse servant de  
port de fortune, se dressait dans la nuit noire  
une vague citadelle, portant sur un de ses  
côtés le seul fanal de toute la côte, celui-là

même qui nous avait servi de guide pourraient  
notre apprentissage.

...

Les membres de l'équipage, pourtant soulagés  
d'avoir enfin trouvé un abri, n'en  
semblaient pas plus heureux pour autant.  
L'un d'eux m'apprit que nous étions à  
Tomes, actuelle Constanza, dernière place  
forte avant la barbarie, tenue par des vétérans  
de l'armée, dans l'abandon et le  
désintérêt le plus total de leur administration,  
qu'il n'y aurait certainement pas de quoi  
réparer, ni s'approvisionner ,  
que les maigres ressources du lieu étaient  
toutes destinées au casernement ou ravagées  
par les barbares dans leur harcèlement  
quotidien des forces d'occupation,  
que celui qui gouvernait cette place était  
dit lui-même à l'abandon,  
malade,  
invisible,  
que c'était un ancien cadre de la force  
équestre , condamné à l'exil,  
et on me dit son nom...

Je crus à une erreur.

Je me fis répéter plusieurs fois.

On s'étonna de mon insistance.

Les marins qui me renseignaient étaient  
des êtres frustrés, et n'avaient pas encore  
été éveillés ! (*au corps allongé*) Eveillés,  
oui!

Je voulus alors pénétrer dans sa place. On  
me le déconseilla. Je n'ai pas écouté.

Je voulais voir cet homme. Je le voulais.

Mon père me l'avait décrit.

Le Maître en avait parlé.

Je savais presque tout de lui,  
sans l'avoir jamais vu.

...

# LE GRAND POUCKET

## Ouverture

Il est tant six cents fois toujours la même histoire  
Qu'il vaut mieux, paraît-il, la taire et ne rien dire.  
Mais nous, parce qu'elle est toujours un peu plus pire,  
Nous voulons, devant vous, la ressortir ce soir !

Oyez donc, marmailleux,  
Et vous d'adulterie,  
Ce conte tout fiévreux  
D'horreur et d'ogrerie.

Donc il était la fois d'un vieux couple stérile  
Qui avait eu recours à la médication  
Car voulant deux enfants, en dépit du péril :  
Une fille pour elle et pour lui, un garçon.

Hélas, quand, in vitro, prit fin le traitement,  
Il lui vint bien plus que tous deux espérèrent !  
Jugez vous-même un peu de leur étonnement :  
Six d'un coup par devant ! un dernier... par derrière !

Les six en grandissant restèrent presque nains  
Quoique gavés de gum, de pop-corn, de sodas,  
Tout le jour à jouer à la guerre, aux soldats,  
Collés à des écrans, manettes dans les mains.

Le septième passait pour un grand imbécile  
Car il était plus long qu'un maudit jour sans pain :  
"Son origine trouble !" excusait la famille,  
En l'allant aussitôt cacher dans un recoin.

Comme un poireau d'hiver, parmi six radis grêles,  
Il était malheureux ainsi que Cendrillon  
Dont il lisait le conte, avec bien trop de zèle,  
Ebranlé par la belle aux dessous en haillons !

Etant seul cependant à se pouvoir mouvoir,  
Quand ses frères, chétifs, n'étaient plus que lémures,  
S'ils devaient, pour besoins, quitter leurs blancs miroirs,  
Il promenait les six autour de sa ceinture.

Or il advint qu'un soir...

**Cri** (*off*)

Nooooooooooooooooon !

**Les six**

Et zing et boum ! et crac ! et vlan !  
Quel est ce cri dans la nuit noire ?

**Le Grand Poucet**

Restez au chaud ! Moi, je vais voir !  
ça vient du lit de nos parents !

## **1, Le complot : ombre chinoise**

**Le père** (*off*)

Oui, ma reine ! Tel quel : "Dehors !" qu'ils nous ont dit,  
"On a trouvé ailleurs de plus juteux profits !"

**La mère** (*idem*)

Aaaaaaaaaaaaaaaaaaaah !

**Le père**

"De par le vaste monde" ont-ils crié encore,  
"Il reste quelques ânes  
Que plus on se les frappe et plus ils chient de l'or !  
Vous, bouffez des bananes !  
Nous, on dé-coca-lise !  
Ici, au moindre mot, les grèves s'éternisent !

**La mère**

Les ogres ! Les vampires !  
Qu'ils en crèvent du nem !  
Mais, guillaume nous-mêmes,  
Qu'allons-nous devenir ?

...

# SYLVESTRE

## Salutations au siècle

(UN HOMME ÂGÉ ENTRE ET DIT)

Alors comm'ça  
Vous êtes tous là !  
Attendant quoi ?  
Hein ?  
Attendant quoi ?  
Que moi je cause ?  
Et pourquoi j'causerai, moi,  
hein ?  
Mêm'si foutue cérémonie  
invite à l'faire  
et l'tralala !  
Tout ce *pestacle* !  
Mondanité !  
J'ai pas d'mandé !

Et puis d'abord  
d'où ça peut v'nir,  
ça  
la voix comme ça  
hein  
qui f'rait parler ?  
Est-c'qu'on a besoin d'mots, nous ?  
Non.  
Est-c'qu'on a besoin d'mots, nous ?  
Non.  
Est-ce qu'on a besoin de tout ça  
nous ?  
Non.  
Hein !  
Parce que c'est quoi, ça,  
parler ?  
À quoi ça sert, ça,  
parler ?  
Est-ce que je parle, moi ?



Et pourquoi j'parlerai ?

Non.

Pour tous nous autres,  
les broussailleux,  
comment ça pourrait être  
qu'on se mettrait à dire, nous,  
et dire quoi, nous ?

Sur quoi même  
hein ?

on irait dire ?

Dites.

Sur nous p't-être ?

Sur nous qui ?

Sur nous quoi ?

Sur moi p't-être

Sur moi qui ?

Sur moi quoi ?

Qu'il n'y a plus rien autour de moi !

Que des absents !

J'ai qu'mes absents à dire !

Et comment j'dirais ça,

moi,

tous mes absents !

Et moi aussi je suis absent  
depuis longtemps !

Ou tout comme tel.

Seule chose peut-être  
que j'suis vivant !

Et pourquoi faire ?

Pour parloter, moi ?

Non !

...

# LE BOXEUR PACIFIQUE

I-Doc1

*(L'étuve dans la pénombre. Au milieu, la table de massage, toute blanche. Un grand corps massif allongé dessus, sur le ventre. Doc masse. Dans un coin, Elsa, assise par terre, devant un moniteur TV de camping, qui jette sa clarté blafarde sur la scène, et retransmet pour le moment les matchs d'ouverture. Elle se balance sans arrêt d'avant en arrière. aux murs, les retours-salle, fermés.)*

**Doc.** Je n'aime pas se que je sens sous mes doigts, fils. Ce serait mieux que tu te vides de ça tout de suite. Ce serait beaucoup mieux pour tout le monde. Tu as un fichu problème à résoudre, ce soir, mais celui-là, tu n'y peux rien. Il n'y a qu'une seule réponse à lui donner, à ton problème, et tu la connais. Alors laisse la question posée où elle est, et donne simplement la réponse. Ta réponse à toi. Si le vieil os s'est mis à écouter les sirènes du come-back, tu n'y es pour rien. Les requins ont bien manoeuvré, mais toi, faut que tu l'arrêtes. Maintenant. Tombe-le seulement comme tu sais le faire. Comme tu l'as toujours fait. En silence et proprement. Justement parce que c'est le seul boxeur au monde que tu aurais souhaité n'avoir plus à combattre. Justement parce que c'est lui, et lui seul. Champ, crois-moi, il n'aimera pas te voir, devant lui, diminué de ton regret d'avoir à boxer contre lui. Il n'aimera pas ça de ta part, tu peux me faire confiance. Il le verra tout de suite si tu hésites sur tes coups, si tu ne veux pas qu'il souffre trop. Ça le mettra dans une telle rogne dès qu'il le sentira, il trouvera ça tellement déplacé de ta part et sacrément pas une chose à lui faire à lui, qu'il fera tout pour te sortir de ta torpeur, tu le connais. Tu vas l'entendre gueuler et t'injurier, et tous les autres autour du ring l'entendront: "Hé, Dumb, c'est moi qui vais te faire sortir de ton silence, patate, et juste, et juste avant de t'y renvoyer pour le reste de tes jours. Je veux simplement que tu demandes grâce devant tout le monde, genoux à terre devant ton maître, que tous voient bien que t'es du toc. Peut être mon élève le temps, sale petit con usurpateur, mais aujourd'hui le maître est de retour et le roi va reprendre sa couronne. Parce que même toi, Champ de mes fesses, tu ne m'arrives pas aux chevilles..." Tu y auras droit, Champ, puisque tu l'injuries, toi, à ne pas te battre au mieux de toi, à vouloir prendre des précautions, et je peux te dire que c'est toi qui souffriras, cette fois, parce que même en come-back, même en vieux cheval de retour, il reste le meilleure après toi, le plus dangereux et que si tu baisses d'un cran ton minutage, tu risques bien de te retrouver encore le meilleur, peut-être, mais

derrière lui. Faudra que tu donnes tout ce que tu avais quand tu l'as pris, les autres fois, et que la couronne est venu sur toi comme une danseuse énamourée, s'est jetée de lui sur toi. Retrouve bien ça, fils. Tu sais comme moi que c'est la seule issue, pour toi comme pour lui. Pour vous deux, Champ. C'est la seule manière de l'arrêter définitivement et en beauté. Sinon, tu sais bien qu'il va prendre des coups, et des mauvais ceux-là, dans les combats qui vont se suivre si tu le laisses filer ce soir. Laisse pas les autres les lui donner, Champ. Que les coups qui le sortent une fois pour toutes viennent de toi. Tes coups à toi. Ceux-là, il le sait, lui, qu'ils seront propres.

Champ! Ray a dominé le ring et les catégories au-delà de ce qu'un homme peut faire, au-delà de ce qu'un boxeur, même toi, fils, même toi, pourra jamais faire. Il a vraiment changé le monde. Mais maintenant c'est le monde qui l'a changé. Il repique au truc comme tous les autres, à cause du fisc aux fesses, de ses noubas et de ses divorces et il va se faire démolir comme tout les autres parce que trop vieux, le vieil os, plus assez rapide, le fulgurant, plus assez lucide, le scientifique. Mais ça, les requins s'en foutent. Ils veulent qu'une chose: s'en enfouir plein les poches en lui sifflant dans les oreilles toutes les promesses de bourses dont il a besoin. Mais si cette bourse, ce soir, est inespérée pour lui, c'est grâce à toi fils. Alors décide pour lui. Fais -lui savoir très vite que cette bourse est la dernière qu'il touchera, c'est le meilleur service que tu lui rendras. Qu'il n'ait plus jamais la tentation de régler ses dettes avec ses poings. Ça, c'est à toi de le lui faire comprendre. Pas aux autres petits minables qui vont tout de suite se mettre sur les rangs si toi, Champ, parce que tu auras hésité une foutue seconde à le tomber quand tu le pouvais, tu leur laisses la place. Ne lui laisse aucune chance, à aucun moment et renvoie le dès ce soir à ses foyers, à ses femmes et ses enfants. Et Ray, crois-moi, te sera reconnaissant.

**Elsa.** *(à son écran, se balançant d'avant en arrière, comme indifférente)*  
Bird vient de tomber. *(Champ a un mouvement vif)*

**Doc.** Calme, fils. Pour Bird non plus, tu ne peux rien et tu es le mieux placé pour le savoir. *(A Elsa)* Il est compté ?

**Elsa.** Debout à huit, mais jet d'éponge de Futch.

**Doc.** Bien, Futch. Bien.

*( Aussitôt, bruit de course dans les couloirs, on frappe violemment à la porte, et des voix off, triomphantes, éructent.)*

...

# DONC

- Non mais, pourquoi il ne dit rien, celui-là
- C'est vrai
- Dis quelque chose
- Parce que pourquoi tu es là, sinon
- Oui
- Hein
- Dis quelque chose
- Parce que pourquoi tu ne parles pas, sinon
- Ouais
- Sinon, hein
- Eh bien dis
- Pourquoi ça
- Hein
  
- Il y en a, ils se taisent
- Ouais, il y en a, ils se plantent là et ils se taisent
- Bon, et on est tombé sur un de ceux-là
- Bravo
- On a gagné le gros lot
  
- Ceux qui se taisent, d'abord, ils mettent mal à l'aise
- Exact
- Parce que c'est quoi se taire, d'abord
- Ouais, ça veut dire quoi se taire, d'abord
- Tu es quelque part avec des gens qui discutent
- Et il y en a un qui se tait
- Qui se tait, mais alors
- Que ça s'entend presque, tellement y se tait fort, celui-là
- Et donc qu'est-ce qui se passe
- Ouais ! Qu'est-ce qui se passe, hein
- On te le demande
- Eh bien réponds
- Tu sais pas, peut-être
- Bon. Regarde
- On va t'aider
- T'es à un banquet
- Parce que c'est pareil
- T'es à un banquet
- Un banquet de mariage, par exemple

- Ouais, pas un banquet politique
- Non parce que ça, c'est pipeau
- Ouais, un banquet de mariage c'est mieux
- Pour l'exemple, oui
- Donc
- Donc t'es à un banquet
- De mariage, hein
- Tout le monde est content
- La bouffe est bonne
- Les gens discutent
- Ils mangent
- Ils boivent
- Ils communiquent, quoi
- Ils communient
- Ouais, ils communient
- Et y en a un
- En bout de table
- Il mange pas
- Il boit pas
- Il dit rien
- On pourrait même dire
- Qu'il fait ça
- Ostensiblement
- Ostensiblement, parfait
- Bon, il communique pas, quoi
- Il communique pas
- Il semble sur off, lui
- Eh bien qu'est-ce qui se passe, hein
- À ton avis
- C'est agréable, ça
- Comment ils font les autres
- Qui sont contents, eux
- De manger
- De boire
- Et de parler entre eux
- De communier
- Parce que c'est plutôt rare
- Avec celui-là en bout de table
- Qui dit rien
- Mange rien

...

# KRASH

(Guignol sans queue ni tête)

*(Plateau nu dans le noir.)*

**Le nez** (*déambulant avec un lumignon*) : Mon dieu, mais qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

**La main gauche** : Aïe !

**Le nez** : Mille excuses ! J'ai pas vu. Nom d'un chien, qui êtes-vous ?

**La main gauche** : Quoi ça te mêle ? La main gauche. Qu'est-ce que c'est que ce bazar ? Où qu'on est là ?

**Le nez** : J'en sais rien. Vous avez dit... la main gauche ?

**La main gauche** : Et alors ? Vous avez quelque chose contre les mains gauches ? Comme tout le monde, hein ? Qui êtes, vous, d'abord ?

**Le nez** (*à peine audible, honteux*) : Moi ?... Je suis le nez...

**La main gauche** : Pardon ?

**Le nez** (*explosant*) : Je suis le nez ! Voilà ! C'est tout, quoi ! Ca ne se voit pas, peut-être ?

**La main gauche** : Si, si. Vous en faites pas. Pas de problème. Ca se voit bien. Heu...seulement, c'est bien normal, ça ?

**Le nez** : Quoi ?

**La main gauche** : Que vous soyez une nez, comme ça, qui se balade tout seul. Même tout cassé, et monstrueux - pardon pour ça-, ça s'explique pas. Où qu'elle est ?

**Le nez** : Qui ?

**La main gauche** : Votre figure ?

**Le nez** : Justement. Quelque chose est arrivé de... terrible, je crois.

**La main gauche :** Ca m'en a tout l'air. Mais alors... Oh ! bon dieu ! Où ce qu'elle est, la pimbêche ?

**Le nez :** Vous cherchez votre soeur jumelle, c'est ça ? La main droite ?

**La main gauche:** C'est pas ma soeur ! Vous entendez ? Encore moins ma jumelle ! J'ai rien à voir avec elle ! Qu'on me les coupe si... bon, bref ! Hé, crâneuse ! Où tu es ? Réponds, quoi ! On voit rien, ici.

**La jambe gauche (off) :** S'il vous plaît ! S'il vous plaît ! Y a quelqu'un ? On peut m'aider ? J'ai mal !

**Le nez :** Chut ! Ca vient de là !

**La main gauche :** Non ! de là ! Mais c'est pas ma droite.

**La jambe droite (off, à l'opposé) :** Chérie ? C'est toi ? C'est bien toi que j'entends ?

**Le nez :** Nom d'un chien, y a du monde, on dirait !

**La jambe gauche (off) :** Oh ! Mon dieu ! tu es là ? Je ne peux plus bouger ! Je suis paralysée. J'ai mal ! Oh, que j'ai mal !

**La jambe droite (off) :** Je suis là. Calme-toi. Où es-tu, ma chérie ?

**La jambe gauche (off) :** Je ne sais pas. Mais comment ça se fait ? Qui nous a séparées ? Oh ! mon dieu !

**La jambe droite (off) :** Calme-toi, calme-toi. On va se retrouver. Calme-toi. Parle-moi. Ou bien chante quelque chose. Que je te situe.

**La jambe gauche (tout en pleurnichant) :** On dit que j'ai des be-e-lles gambettes, c'est vra-ai-ai...

**La main gauche :** Je confirme, c'est pas une main qui parle !

**Le nez :** Alors qui ?

...

# LES SOMNAMBULES

vie  
pas gentille, vie  
non  
aïe  
pas gentille, vie  
non  
griffures  
oui  
et tout  
et tout oui  
fait mal  
oui  
aïe  
oui  
pas gentille non  
non  
oui  
tout qui fait mal  
oui  
tout  
aïe  
et plaint  
et tout là plein  
qui gémit  
oui  
tout arrive, oui  
et rien ne se passe, non  
oui  
tout arrive, non  
et rien ne se passe, oui  
et tout qui bouge  
oui  
et rien qui change  
non  
et tous nous-là  
quoi  
pendant ce temps  
pendant ce temps quoi



que c'est en train  
quoi  
pendant ce temps  
pendant ce temps quoi  
que c'est en train  
quoi  
que c'est en train  
quoi  
de se faire  
quoi  
ben, qui se fait  
quoi  
ce qui se fait  
qu'est-ce qui se fait  
hein  
c'que t'as dit  
quoi  
que ça se fait  
quoi  
c'qu't'as dit  
quoi j'ai dit  
c'qu't'as dit  
ah  
qu'c'est en train  
quoi  
ben j'sais pas  
oublié  
quoi  
oublié  
oublié  
oui  
rien que ça  
non  
quoi alors  
quoi  
quoi de plus  
je sais plus

...

# ÇA

- Alors ?
  - Alors quoi ?
  - Comment ça va ?
  - Ça va bien !
  - Ça va bien, vraiment ?
  - Oui. Pourquoi ça ?
  - Caches rien ?
  - Non. Ça va bien !
  - Ou il est ?
  - Qui ça ?
  - Ça !
  - Ah ! Tu veux parler de Ça ?
  - Ben oui ! Je parlais que de ça !
  - Eh bien, ça va bien !
  - Bon d'accord. Mais où il est ?
  - Mais ça est là...
  - Ou ça juste ?
  - Mais... par là ! Va et vient...
  - Dis moi mieux.
  - Oh ça va !
- 
- Qu'est ce qu'il y a ? Ça va pas ?
  - Non, ça va pas ! Je sens ça !
  - Tu sens ça ?
  - Justement ! Je le sens pas.
  - Attends voir... ça m'échappe.
  - Ce serait mieux !
  - Comprends pas !
  - Y a pas ça et on le cache !
  - On cache ça ?
  - Qu'est ce qu'on cache ?
  - Ça !
  - Ça ? Oh bon dieu ! Mais où ça ?
  - Ça !...
  - Qu'est ce qui se passe ?
  - T'as vu ça ?
  - Non ! Pas depuis ça !
  - Ben il s'passe ça : on cache ça !

- On cache ça ? Mais pourquoi ? Ça alors !

- Hé, vous autres.

- Qu'est-ce qu'il y a ?

- Ça va mal !

- Comment ça, ça va mal ?

- Ça va mal et on le cache !

- On cache ça ?

- Ça va pas !

- Moi j'l'ai vu ça !

- Ah ! Ça va mieux !

- Et où ça ?

- Comment ça ?

- Où t'as vu ça ?

- Non j'dis que j'l'ai vu, ça, qu'on cachait qu'ça allait mal ! Pas que j'ai vu ça !

- Oh le crétin !

- T'as pas vu ça ?

- Non.

- Donc c'est bien ça ! On cache ça !

- C'est bien ça !

- Mais pourquoi ?

- Pourquoi quoi ?

- Pourquoi qu'on cache ça, justement ?

- Mais pour ça !

- Pour ça quoi ?

- Pas qu'on le voie !

- Qu'on voie quoi ?

- Qu'ça va mal !

- Ah, c'est ça !

- Oui, c'est ça !

- Ça peut être que ça !

...

# EN-QUÊTE

*(Salle de surveillance d'un aéroport. Un civil et un jeune homme.)*

- Nom ?

- ...

- Prénom ?

- ...

- Profession ?

- ...

- Domicile ?

- ...

- Bien... Qu'est ce que tu fais là ?

- ...

- Ça fait plusieurs mois qu'on t'a repéré. Tu veux te voir ?

- ...

- Tu viens par la navette. Tu regardes les vols départ Alger ou Proche-Orient. Parfois les arrivées. Tu attends quelqu'un ?

- ...

- T'attends quoi ?

- ...

- Bon. Tes papiers.

- Moissy ? Ça fait longtemps que tu habites Moissy ?

- ...

- Vaut mieux que tu répondes.

- ...

- Alors ? Moissy ?

- C'est bien, Moissy.

- Ah !

- C'est calme.

- Ah !

- C'est un village.

- D'accord. Moissy est un village. Alors ?

- Alors ?

- Alors on veut seulement vérifier ce que tu viens faire là.

- Je comprends pas.

- Alors je te le répète : on veut seulement vérifier ce que tu fais là.

- Je comprends pas .

- Je crois pas.

- C'est interdit ?
- Non.
- J'ai pas le droit ?
- Si.
- Alors ?
- Alors, nous, on est là pour surveiller.
- Ah !
- Ça tu comprends ?
- Oui.
- Tant mieux. Donc on veut savoir pourquoi tu viens régulièrement ici...
- ...
- Depuis des mois !
- ...
- Ce que tu viens faire, quoi.
- ...
- On veut seulement comprendre. Rien de plus.
- ...
- Donc ?
- ...
- Ce que tu viens faire ?

- Regarder. C'est tout.
- Ca on a vu. Regarder quoi ?
- Les avions.
- Mais seulement ceux d'Alger et de Jérusalem !
- Parfois d'autres.
- Non. Ceux-là exclusivement !
- Bon. Ceux-là.
- Pourquoi ?
- Pourquoi ?
- Oui !

- La pensée !
- La *pensée* ?
- Je pense, c'est tout.
- Tu penses ?
- Oui.

...

# DE LA DÉFLAGRATION DE L'AMOUR

## **Le chœur :**

- Le temps du dehors et le temps du dedans !
- L'espace du dehors et l'espace du dedans !
- Est-ce que ça peut se rencontrer, ça ?
- Qui n'a pas vécu l'éternité de l'amour au moins un instant ?
- Que celui qui n'a pas vécu l'éternité de l'amour au moins un seul instant
- le large de l'amour et le puissant du sang de l'amour au moins un instant
- cette faillite du temps qu'est l'amour
- cet éclair
- ce trou noir
- que celui-là se bouche les oreilles avec des herbes
- et qu'il se remplisse la bouche de terre
- car ni les unes
- ni l'autre
- ne lui servent à rien.
- Qu'il attende plus loin !
- Il ne comprendra rien.
  
- Mais vous qui savez cela, n'est-ce pas ?
- L'inouï de cela
- l'inexpliqué de cela
- regardez, oui, tout là-bas
- deux corps comme déjà suspendus l'un à l'autre
- accrochés l'un à l'autre
- comme tissés l'un à l'autre
- qui s'approchent l'un de l'autre
- même immobiles
- et qui vont se croiser
- même si très loin encore l'un de l'autre
- qui vont se croiser dans une seconde parmi la foule
- une foule anonyme, invisible
- qui les porte à la rencontre l'un de l'autre
- la foule d'une rue ou du métro
- une foule fantôme pour eux de toute façon
- dans ce grand tremblement du désir l'un de l'autre, qui les a pris tous deux dès qu'ils se sont aperçus

- oui, juste un regard
- peut-être même pas
- aura suffi
- mais même pas
- voici qu'ils pénètrent tous les deux dans un temps qui n'est qu'à eux
- un espace qui n'est qu'à eux
- c'est-à-dire rien pour nous
- un fragment ridicule, une miette de monde
- une fraction de seconde
- mais une miette qui pour eux est une planète
- une miette qui est le monde à elle toute seule
- même : "l'Univers", la miette !
- Et plus même que l'Univers !
- Et la seconde : "l'Éternité", oui !
- Un ralenti d'éternité !

*(Deux acteurs, face à face, mais très éloignés l'un de l'autre, rigoureusement immobiles.)*

**Elle :**

Il m'appelle ! J'en suis sûre !  
 Il ne dit même pas mon nom  
 qu'il ne peut pas connaître,  
 mais il m'appelle,  
 je l'entends bien, moi,  
 qu'il m'appelle,  
 je le vois,  
 tout de lui appelle,  
 tout de ses jambes,  
 là, qui marchent,  
 même immobiles,  
 et de ses épaules,  
 là qui tangent,  
 d'un bord à l'autre,  
 même si lointaines encore.

...

## COUP DE FOUDRE

**Elle :** C'te monde-ci c'est une pagaille, hein ? Qui t'es toi ?

**Lui :** ...

**Elle :** Et ces ceusses ?

**Lui :** ...

**Elle :** Marrantes les hommes ! Parlent pas ! Ou alors trop. D'un coup. Faut après tout j'ter là ! Disent bien mieux quand ils s'taient. Bon alors ? Cqu'on fout là ? Dans ce bled pourri ?

**Lui :** ...

**Elle :** Bon t'es muet crétin et tout ?

**Lui :** Et alors ?

**Elle :** Alors dis.

**Lui :** Et quoi ça là ?

**Elle :** Ben c'qu'on fout là.

**Lui :** Ben on est là quoi.

**Elle :** Oh c'est sûr ça ?

**Lui :** Qui t'es toi toi ça d'abord et qu'est-ce t'as là ?

**Elle :** " D'où tu viens, qui t'es-tu, et qu'est-ce t'as là ? " Te regarde ? Bon alors, qui c'est eux ? Tes vieux ça p't'être ?

**Lui :** Pfft !

**Elle :** Alors comme ça tu pousses tout sel dans le désert p't'être bien ? Comme un cactus ou quoi ?

**Lui :** Comme tu t'appelles ? J'ai pas compris.

**Elle :** Comme j'veux. Te regarde ? En ce moment : marrade, j'm'appelle. Parce que cactus, y a pas, tu l'es pour sûr. Est-ce tu fleuris comme ça tout rouge ? Par le derrière p't'être même ?

**Lui :** Et alors ? Qu'est-ce que ça fait ?

**Elle :** Rien ça fait, juste rien ça fait...T'as une voiture, toi peut-être bien, ou celle d'un vieux ?

**Lui :** Bon et puis quoi ?

**Elle :** Ben tu conduis et moi je monte, et tu m'emmènes.

**Lui :** Et où ça p't'être ?

**Elle :** Ben on verra. Loin du caca tout cas.

**Lui :** Et puis quoi ?

**Elle :** Et puis quoi ? T'es p't'être idiot ? Si tu fais rien, tu peux faire ça.

**Lui :** Et puis quoi p't'être ?

**Elle :** Et puis quoi p't'être ! Tu prends la tire et puis j'te dis.

**Lui :** Et pourquoi ça ? Pourquoi qu'j'le ferais ?



**Elle** : Oh la madone ! T'es une page blanche ou quoi ?  
**Lui** : C'que tu veux dire ?  
**Elle** : T'as vraiment juste poussé comme ça et puis c'est marre ?  
**Lui** : Et puis marre quoi ?  
**Elle** : Juste arrosé, sans plus ? Ca fout la trouille !  
**Lui** : Ça va suffit !  
**Elle** : " Ça va suffit " et merci bien.  
**Lui** : Suffit oui !  
**Elle** : Tu dis suffit et suffit quoi ? Tu dis suffit et ça te suffit ? T'es quoi ça là ? En cérémonie p't'être ? Ce qui suffit, c'est jamais rien. Y a jamais rien qu'ça suffit même. T'as qu'à regarder !  
**Lui** : Je dis suffit, ça va comme ça.  
**Elle** : Merci bien ! F'rais mieux d'rien dire...Si tu m'emmènes, c'est le meilleur truc que tu puisses faire.  
**Lui** : Ben si tu le dis.  
**Elle** : N'importe qui le dirait.  
**Lui** : L'ennui c'est qu'y'a personne.  
**Elle** : Y a moi p't'être bien, tu pourrais me croire.  
**Lui** : Ben justement.  
**Elle** : Ben justement oui. C'est le meilleur truc que tu f'rais.  
**Lui** : Je crois pas trop.  
**Elle** : J'me demande bien à ce que tu crois toi ça là-bas.  
**Lui** : Et alors ?  
**Elle** : Alors rien. Un bloc de plâtre et merci bien quand ça pleuvra.  
**Lui** : Ça fait longtemps qu't'as pas parlé ?  
**Elle** : Tu prends la tire et tu verras. Tu verras bien que j'ai raison. C'est ce coin pourri qui te retient ?  
**Lui** : Et si même ?  
**Elle** : Ben si même faut être cinglé. C'est juste mieux quand même dehors.  
**Lui** : Dis-moi que tu sais.  
**Elle** : Ben oui je sais. T'as juste la trouille et puis c'est tout.  
**Lui** : Et de quoi p't'être ?  
**Elle** : Et de quoi p't'être ? Trois fois certain.  
**Lui** : J'ai mes raisons.  
**Elle** : T'as raisons d'où ? Les tiennes peut-être ?

...

# PARTITION

## L'AÎNÉ

Notre frère était journaliste dans un journal de province.

Il disait aimer cela.

Nous avons été nombreux dans la famille. Nous étions cinq.

Chacun faisait sa vie. Chacun faisait sa vie comme il l'avait entendue.

Ça ne reste toujours qu'une abstraction.

Cette abstraction est souvent pleine de contraintes et de non-sens, mais on disait cela :

chacun avait fait sa vie comme il l'avait souhaitée.

Et chacun, dans ce qu'il avait souhaité, n'avait pas trop mal réussi.

Comme on dit de réussir.

Il y avait quelques signaux étranges de loin en loin.

Quelquefois des rencontres.

Au début assez fréquents, puis de plus en plus espacés.

Comme tous les frères et les soeurs du monde entier,  
chacun faisait sa vie,

et aucun frère ni aucune soeur ne pourrait la faire à votre place.

Chacun, dans ce qu'il avait choisi, avait été amené à vivre ailleurs.

Souvent loin. Certains à l'étranger.

Aucun de nous n'était resté, comme on dit, au pays,  
à la place, à l'endroit où nous étions nés.

Cet endroit, cette place, en vérité n'existait pas.

Chacun était né, dans les temps troublés de la guerre,  
ou même après, dans des villes différentes.

Mais nous avons tous en commun un lieu.

C'était un petit pays, où, comme cela se faisait à l'époque,  
et, sans doute, comme cela se fait toujours,  
notre père remontait une maison.

C'était pour nous le "pays".

Nous y venions dès que nous pouvions.

Cette maison nous était chère.

Puis le père fut tué.

Comme toutes les morts que traîne l'automobile:  
absurdement.

Il disparut comme un enfant et son cartable:  
sur un passage clouté,

dans cette guerre sans histoire que mène l'automobile.  
Il fut sorti de la vie, déposé sur la touche  
par un peu de tôle froissée et quatre roues.  
Il fut payé le prix de la chair.  
La chair d'un homme ne vaut pas lourd.  
Elle est pesée sang non compris.

Le père nous était cher.  
Comme la plupart des fils et des filles,  
le père nous était cher.  
Au pays nous vînmes quand nous pûmes.

La mère tâchait d'y être, de tenir le pays. Bientôt elle ne le fit plus.  
Comme la plupart des mères, elle venait au pays,  
mais seule.  
Était-ce bien un pays, son pays, où nul ne venait ?  
Mais chacun faisait sa vie, et aucune mère, aucun souvenir,  
ne pouvait la faire à votre place.

Il y eu un bouton de fièvre qui apparut au coin de ses lèvres.  
Et lentement ce bouton tira à lui une partie des muscles du visage  
et les tétanisa.  
La paralysie avait visité la mère.

La maison du pays fut, elle aussi, visitée.  
Elle fut pillé, vandalisée. Le pays fut saccagé.  
Il s'y était tenu comme une fête barbare.  
De la maison et de la mère, il fallut décider.  
Je mis la mère dans un centre de soins,  
et la maison au soin de la vente.  
Elle fut vendu, il y a un mois.

Hier, on m'a appelé. On m'a dit : nous avons eu du mal à vous joindre.  
Votre frère journaliste a disparu. Depuis un mois.  
Depuis un mois, nul ne sait où il est.  
On sait seulement qu'on l'a vu au pays. Dans sa ville, il a tout laissé.

*(L'Aîné se recueille un moment. Le rideau de fer se lève enfin sur un champ enneigé. Au loin, très loin, une maison. L'Aîné pénètre dans le champs et s'y tient. Il restera ainsi, toujours de dos, immobile, regardant la maison.)*

...

# FALAISES

## LE JEUNE HOMME

Ne te retourne pas !

Déjà hier et avant-hier, et tous les jours précédents, je t'ai observé, venant à cette même heure sur cette côte accore pour écouter la mer, sans doute, et le vent, du haut de ces falaises-vertigineuses, n'est-ce pas ? -qui chutent si soudainement dans ce bouillonnement "tellurique" en contre-bas... Cette mousse "hypnotique", toujours en mouvements, en grands brassages, en grand remous, d'où il nous semblait souvent, tu te souviens, que s'échappaient des voix d'un arrière monde, des grognements sinistres, des appels de détresse, comme si toutes les voix des noyés du grand large, draguées par les marées, les courants, venaient à cet endroit-du moins le croyait-on- se fracasser une dernière fois contre la réalité de ce monde -splat- pour s'engloutir, définitivement brisées et dispersées, dans le silence des eaux et des fonds abyssaux...Brrr...(Il sourit.)

J'ai pu comme toi, bien sûr, passer de longues heures à m'imprégner à nouveau de ce ressac insane, après ce temps particulier qu'il faut pour dominer l'effroi- toujours le même, non ? - qui nous saisit en arrivant ici, quand bien même on s'y est préparé, oui, quand bien même, tout le long du sentier qui serpente à travers les genêts, on recompose pour soi, en soi, ce grand chaudron qui nous attend, et qui ne manquera pas pourtant de nous surprendre, comme autrefois, de sa violence, sa permanence, cette brutalité marine qui se révèle d'ailleurs- ne l'as tu pas remarqué ?- plus insondable encore par temps clair, comme aujourd'hui, car lorsque le vent est trop violent, ou la pluie, ce sont des hostilités, c'est une lutte de surface, qui nous détournent au fond de l'essentiel, ce gouffre en bas, cet oeil, où se brasse inlassablement quelque chose qui ressemble bien, de façon terrifiante, n'est-ce pas ? à un fragment d'éternité, d'éternité bien remuante, une sorte de soupe de l'au-delà...

Je t'ai vu tous ces jours-ci arriver du même pas un peu lourd, un peu triste, comme le pas de tous ceux qui viennent ici pour être seuls, et t'asseoir, comme eux, à cette même place, sur cette pierre tranchante inconfortable, vraiment ! Et je puis voir de loin, à votre respiration, quand, en vous, ce premier effroi est dominé, combien de temps il vous faut pour l'accueillir, vous repliant sur vous, le visage dans les mains, puis comment vous le laissez vous pénétrer, et, enfin, quand, précisément, vous acceptez de vous dissoudre en lui, pour être prêt à autre chose, (*il rit*), je le vois au rond que font alors vos épaules, à une légère détente de votre nuque, et surtout à ceci: qu'il vous est alors enfin possible de relever la tête et d'affronter les eaux, et d'abord, vous portez votre regard très

loin, plutôt vers l'horizon, vous n'affrontez pas tout de suite - nous n'affrontons pas tout de suite - d'emblée comme ça, ce gouffre en bas, n'est-il pas vrai ? Il nous faut tempérer, en prenant appui sur l'espace, l'horizontal, avant de pouvoir nous approcher de ce tumulte sous nos pieds, accepter de fracas, ce vertical irrémédiable et nous laisser chuter, en pensée bien sûr, par le regard...en esprit, mais nous laisser chuter quand même le long de ces falaises vertigineuses qui défilent à l'intérieure de nous, pendant ce temps infini de notre chute...en esprit, en pensée, notre regard qui tombe...jusqu'à ce qu'il touche la mer et s'éparpille et s'éclabousse, dans ce grand remuement de l'écume tout en bas...  
Combien de fois ne l'avons-nous pas fait, dans le passé, ce saut imaginaire ?...

Le premier jour, cependant, tu es venu ici en homme heureux. Tu es venu avec ta femme ou ta compagne, et aussi votre petit garçon, et vous êtes apparus tous les trois par ces bruyères, de cette façon légère qu'ont les touristes tout occupés d'eux-mêmes, de leur bonheur, de leur liberté, à savourer à chaque instant, à respirer, et vous respiriez ostensiblement, ta compagne et toi, vous vous emplissiez d'air, comme on dit, tout en circulant dans les bruyères, en suivant ce sentier dans les genêts et les escarpements, tu portais ton fils sur les épaules, et il n'y avait rien d'autre entre vous que ce bonheur de marcher sur cette lande longeant la mer, ce plaisir d'être tout entier dans cette solitude à trois, avec seulement le bruit du ressac un peu lointain, le crissement de vos pas et le souffle du vent, je vous ai vu arriver sur ce promontoire, dans ce bien-être de la marche, les yeux humides sous le vent, le visage frais, comme luisant de santé, et cette jubilation du sang en vous qui s'activait, ce frémissement d'aise aux ailes du nez quand le plaisir est là. C'est ainsi que vous êtes parvenus jusqu'à cette corniche, enfin, et faisant halte, comme le font tous les touristes à cet endroit, tu as, de cet air victorieux, satisfait, que nous prenons quand nous décidons de faire étape, de souffler, quoi, tu as embrassé l'espace, comme on dit, cherchant peut-être à le mesurer avant de déposer ton fils à terre, et bien sûr, tu as, d'abord, splendide, auguste, conquérant - comme toujours - tu as d'abord regardé la mer à l'horizon, puis tu as jeté un oeil autour de toi, et enfin seulement tu t'es approché du bord de la corniche, portant toujours ce fils de toi sur tes épaules, et c'est alors, n'est-ce pas, que, te penchant et retrouvant ce gouffre, tu as pâli, et tout le bienfait de votre marche c'est retiré de toi à cet instant. Une panique secrète, une frayeur mortelle, intime, t'a fait vaciller, tu as agrippé ton fils au-dessus de toi, tu l'as rapidement emporté loin de ça que tu venais de redécouvrir, tu es revenu en arrière, soudain désespéré qu'au bout de cette promenade, de cette lande, il y eut toujours ce même danger, cette même chute possible, ce même risque mortel...

...

# CONTE DE LA NEIGE NOIRE OU DE LA DÉMOLITION COMME ART ET COMME PROJET

## Ouverture.

### Chant

#### Le chœur :

Por kin estas farita la mondo ?  
Por la gepatroj diris la mono !  
por la infanoj, respondis la ondo.  
Sed oni faris tiam

da mono, ke per la ondoj  
oni vendis cîujn infanojn  
oni vendis ec la mondon  
kaj alvenis blanculo

Pour qui est fait le monde ?  
Pour les parents, disait l'argent.  
Pour les enfants, répondait l'onde.  
Mais on se mit à faire tant

d'argent que sur les ondes  
on a vendu tous les enfants  
on a vendu même le monde  
et puis survint un blanc.

### (1 : L'oubli des contes.)

#### **Martin** - (*apparaissant face public*)

Un jour il m'a été posé une question  
et à cette question je n'ai pas pu répondre.

Alors j'ai tout quitté. Tout.

Car si je n'avais pas pu répondre à cette question,  
je ne pouvais pas faire, non plus, comme si elle ne m'avait pas été posée,  
et continuer...

Il me fallait au moins m'arrêter.

Et réfléchir. Réfléchir à la question.

C'était bien le moins...

Un jour une question m'a été posée  
et à cette question je n'ai pas pu répondre  
et il m'a fallu tout quitter,  
abandonner,  
parce que, cette question,

c'était mon fils qui me l'avait posée  
et il me l'a posée... Terriblement  
définitivement  
radicalement.  
Mon fils...

*(Avec effort.)*

Dans le cadre du monde, pourtant,  
les choses semblaient inscrites pour toujours, non ?  
Ne nous avait-on pas dit  
que les ruisseaux descendaient vers les fleuves,  
les fleuves vers la mer,  
et que les mers étaient étales  
et recevaient les eaux  
pour mieux les dissiper,  
oui, en faire des nuages  
qui eux-mêmes feraient de l'eau  
qui referaient nos petits ruisseaux  
et nos grands fleuves...  
Tout un savoir républicain,  
une certitude !  
La certitude du grand recyclage,  
du grand recyclage  
du genre humain.

Et dans ce savoir, cette certitude,  
tout resservait, était utile,  
d'une façon l'autre ça se faisait,  
presque tout seul,  
sans y penser.  
Sans y penser, oui !  
C'était cela la grande erreur !

...

# PETITES PIÈCES À PUPITRE

## LE GROS CAILLOU

- On avait bien entendu du bruit dans la nuit
- enfin c'était vers la fin de la nuit, il ne faisait pas encore jour
- loin de là
- c'était bien avant l'aube
- bon, on se disait, il y a des travaux d'urgence
- ça arrive souvent, ici, les travaux d'urgence
- les canalisations
- gaz ou eau
- ou la chaussée
- ou la place, qu'on s'est dit, ça y est, ils refont encore la place
- faut toujours qu'ils la changent
- dès qu'il y a des *événement*
- dès qu'il y a des événements, ils changent le plan de la place
- pour plus qu'il y en ait, des événements
- mais comme y en a toujours...
- il y en a toujours, des événements
- même de plus en plus des événements
- même que plus ils changent la place, plus il y en a des événements
- savent plus quoi faire avec les événements
- et donc avec la place !
- même que la place, c'en est plus une
- non
- tandis que les événements, c'en est bien des
- ouais !
- ho ! des pas grands, là tout quand même
- mais dis, quand même des événements
- puisqu'ils la changent chaque fois, la place
- qu'en est pas une
- et même si pas, si il la changent
- c'est qu'il y en est bien, des événements
- là, moi j'sais pas
- quoi ?
- c'est que c'est vraiment un événement
- ben, c'est c'est qui mérite qu'ils changent la place



- même si la place c'en est pas une ?
- bref !
- oui, exact, bref !
- donc on avait bien entendu les bruits des bulls, dans la nuit
- plutôt tard dans la nuit
- avant l'aube, quoi, avant le jour
- c'est toujours tard dans la nuit l'avant l'aube
- ça, une aube qui serait tôt dans la nuit...
- ce serait pas une aube
- non
- donc, le bruit des chenilles des bulls dans la nuit
- et des énormes Carter-pillards
- pillards, Caterpillards, pas pillards
- quoique !
- ça fait toujours un peu comme le bruit des tanks
- surtout la nuit
- sûr, surtout avant l'aube
- qu'est plutôt tard dans la nuit
- ou tôt le matin, plutôt
- on est d'accord
- mais moi, je m'ai rendormi aussitôt
- moi aussi
- moi aussi
- moi aussi
- même avec la lueur des gyrophares qu'elle tourne sur mon plafond
- et le bruit des bulls et des Carter-pi...
- moi d'ailleurs, moi maintenant, la lueur des gyrophares, ça m'endort aussitôt, moi maintenant
- moi aussi, moi maintenant
- moi d'ailleurs moi aussi, moi maintenant
- le bruit des bulls et la lueur des gyrophares, ça, ça endort tout le quartier, lui aussi lui maintenant, illico
- c'est comme le bruit et la lueur des camions-bennes de la voirie quand ils passaient, avant, pour les ordures
- mais ça, c'était avant
- bien avant
- j'ai même pas connu, moi
- ils passaient avant l'aube, dans un boucan d'enfer
- j'les entendais, et j'm'endormais, illico, tranquille, même avec le boucan d'enfer
- c'était même plus un boucan d'enfer, c'était un boucan du paradis
- ...

# CITÉ DE VERRE

## CHANT AU LOINTAIN

Je l'avais appelé Nino,  
un petit nom, à peine un mot,  
pour un peu plus de trois kilos  
de vie, de sang, de chair et d'os,  
trois beaux kilos de doux, de chaud.

Bien sûr que moi j'en étais fière  
même s'il n'avait pas de père.  
Savent jamais bien trop quoi faire,  
les grands gaillards progénifères,  
qui font l'amour comme une guerre  
mais dont on n'voit que le derrière  
quand du vivant  
s'annonce devant.

Au bout d'un an, fallait voir comme  
il ressemblait à un bout d'homme,  
sucré et rond comme une pomme,  
haut comme trois, fallait voir comme.

Au bout de deux, un majordome !  
un permanent ultimatum !  
j'donnais le sein au Pape à Rome !  
Il était pire qu'un métronome.

Au bout de trois...au bout de trois,  
au bout de trois, on nous priva  
de l'eau de source de mes bois.  
Au bout de trois il s'assoiffa !

*(entrée rapide et volent)*

De l'eau, de l'eau, de l'eau,  
de l'eau, de l'eau, de l'eau,  
de l'eau, de l'eau, de l'eau,  
c'est la guerre de l'eau.

De l'eau, de l'eau, de l'eau,  
de l'eau, de l'eau, de l'eau,  
de l'eau, de l'eau, de l'eau,  
qui nous confisque l'eau ?

De l'eau, de l'eau, de l'eau,  
de l'eau, de l'eau, de l'eau,  
de l'eau, de l'eau, de l'eau,  
y en a plein les canaux,

De l'eau, de l'eau, de l'eau,  
de l'eau, de l'eau, de l'eau,  
de l'eau, de l'eau, de l'eau,  
mais font mourir Nino !

Où tourner ses regards ? À qui dire ? Quel soutien ?  
Que l'eau manque à Nino, qui ne s'en lave les mains ?

...

## **Découvrez les premières pages des textes de Jean-Yves PICQ :**

### **Dans l'édition LANSMANN :**

- ÉTAT DES LIEUX
- POSITIVEMENT VÔTRE
- BABEL OUEST, EST ET CENTRE
- LES EFFRAYANTS
- PLAT DE RÉSISTANCE

### **Dans l'édition LES CAHIERS DE L'ÉGARÉ :**

- PILATE

### **Dans l'édition COLOR GANG :**

- LE GRAND POUCKET
- SYLVESTRE
- LE BOXEUR PACIFIQUE
- DONC
- KRASH
- LES SOMNAMBULES
- ÇA
- EN-QUÊTE
- DE LA DÉFLAGRATION DE L'AMOUR
- COUP DE FOUDRE
- PARTITION
- FALAISES
- CONTE DE LA NEIGE NOIRE
- PETITES PIÈCES À PUPITRE
- CITÉ DE VERRE

adresses des maisons d'édition :

COLOR GANG : 28 rue Jean Ligonet, 69700 GIVORS

LES CAHIERS DE L'ÉGARÉ : 83200 LE REVEST-LES EAUX

LANSMANN : 63-65 rue royale B-7141 carnières-morlanwelz (Belgique)

Vous souhaitez connaître la suite ?

**VENEZ AUX SPECTACLES !**

Tarif unique 8€

Autres possibilités :

- Commander le texte dans une librairie
- L'emprunter à la médiathèque du Mans
- Venir le lire à la bibliothèque-centre de ressources du théâtre de l'Éphémère

Le fonds est composé de 2000 textes édités ou non, d'ouvrages de référence, de pédagogie, d'histoire du théâtre... N'hésitez pas à nous appeler pour annoncer votre visite.

Scène conventionnée pour les Écritures Théâtrales  
Contemporaines

Théâtre de l'Éphémère  
8 place des Jacobins  
72000 Le Mans  
Tél : 02 43 43 89 89  
[contact@theatre-ephemere.fr](mailto:contact@theatre-ephemere.fr)  
[www.theatre-ephemere.fr](http://www.theatre-ephemere.fr)



Livret réalisé par MERAUT Elie et LEBATTEUX Axelle dans le cadre d'une mission de service civique en mars 2015.

